

REVUE DE PRESSE

LE VENT DES SIGNES / GROUPE TSH ► CREATION 10-11



POUR RIRE... POUR PASSER LE TEMPS

Levey / Lefèvre



MAIRIE DE TOULOUSE



THEATRE CRITIQUE

Pour rire... pour passer le temps

création du Groupe TSH/Anne Lefèvre - au Théâtre Sorano

Que du bon cette semaine alors ? Entre Cancé et son monologue corsé au Grand Rond et Anne Lefèvre qui prend la suite de Céline au Sorano (incarné par le feu follet ricanant Denis Lavant), ça fait du bien (là où ça fait mal) d'aller au théâtre, faut en profiter c'est pas tous les jours bombance : pour une fois, oublions donc le cinéma !

l comme icare

Enfin, non ne l'oublions pas car c'est dans ce film que tout le monde se souvient avoir vu la scène où un homme, conditionné pour envoyer des décharges électriques à un autre sous la contrainte d'un troisième, obéit aux ordres quel que soit ce qui lui en coûte (déontologiquement parlant) et quelles qu'en soient les conséquences (souffrance et mort de l'autre protagoniste). Une expérience inspirée des travaux de Stanley Milgram, chercheur américain en psychologie sociale qui, dans les années soixante, avait conçu un dispositif pour analyser les mécanismes de l'obéissance d'un individu face à une autorité présentée comme légitime. Récemment, la même expérience fit à nouveau polémique quand elle fut réutilisée dans un reality show, à travers un jeu télévisé où les candidats seraient amenés à torturer l'un d'entre eux. Le Maillon faible en version trash. Ou comment notre société, qui dégomme une violence permanente par tous ses orifices, nous conditionne à prendre place dans le rapport de force permanent et généralisé : le propos est là tout entier dans ce « *Jusqu'à quand (je) nous (vais) allons accepter ? Jusqu'où aussi, jusqu'où ça va aller ?* » que pose Sylvain Levy, jeune auteur de la pièce. Avec justesse car non seulement le thème est toujours d'une actualité cinglante, mais en plus très peu traité au théâtre de cette façon là. Frontale.

Désobéir comme philosophie

La violence fait peur, lieu commun certes, mais on voit illico quels sentiments s'associent et se liquent quand il s'agit d'y être confrontés sans échappatoire (force du théâtre, en huis clos, fait de gens de chair et d'os auxquels on ne peut que s'identifier !). Trois hommes en tenant un autre à merci : quatre, le chiffre pair idéal pour créer des alliances, des binômes ou au contraire des trois-contre-un déséquilibrés. Une impulsion, un prétexte et hop, ils en castignent un au hasard ou pire encore tout désigné d'avance à la vindicte, à la bêtise. Parce qu'il est différent, juif ? noir ? femme ? pédé ? et surtout minoritaire. Sur le principe, que l'on a pourtant sous les yeux tous les jours dans la vraie vie, on frémit. Puis, les rouages se mettent en route, distordus, sans cesse changeants, subtils dans l'horreur. L'obéissance, la soumission, l'impuissance, la complicité, des trucs à vous nouer les tripes, à vous

mettre une colère sourde au ventre et la peur au fond des yeux (on n'est pas si loin de Bernard Marie Koltès dans les thèmes). D'autant qu'Anne Lefèvre a du métier et qu'elle a choisi là, sur le volet, quelques pointures de la scène toulousaine : Sylvie Maury (émouvante, salie, enfin), Laurent Pérez (toujours spontanément ambigu) et Denis Rey (une ambiguïté plus perverse, souriante, à la Anthony Perkins), Sébastien Bouzin (qu'Anne Lefèvre avait déjà fait travailler par le passé dans un registre apparenté). On est dans l'inconfort de nos consciences, sans prise sur le quatuor, qui sous la férule de sa dominatrice metteuse en scène sans cesse bouge sous les coups, mène la danse, chorégraphie ses mouvements et ses sautes d'humeur. La quête intentionnelle est jusqueboustiste (mais pas tout à fait assez dans la noirceur ?) et teintée d'humour pour qu'on ne craque pas. Dans le magma des pulsions en jeu, Anne Lefèvre en appelle à notre libre arbitre. Qu'il faudrait se souvenir, toujours, d'exercer.

Cécile Brochard



<http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-320-pour.rire.pour.passer.le.temps-ludoscene..html>

Publié le 26 Février 2011



Pour rire, pour passer le temps
Théâtre Sorano

Ludoscène

"Bien plus que le costume trois-pièces ou la pince à vélo, c'est la pratique de la torture qui permet de distinguer à coup sûr l'homme de la bête."

Pierre Desproges, *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*

C'est pour de rire, dirait un enfant. Pour de rire, on arrache les pattes de l'insecte, une à une, en prenant son temps, son fichu temps. Sur le plateau du Sorano, les quatre larrons désœuvrés de Sylvain Levey ont comme retrouvé le goût du jeu, le rôle du divertissement : il y a ce temps commun, ce temps de partage, qu'il faut bien faire passer, occuper. Ce sera la manière ludique. Infantile ? Beaucoup moins. Sadisme et masochisme façon grandes personnes, et entre adultes plus ou moins consentants, jouer au loup prend de ces allures...

Vous l'aurez compris, voici un de ces spectacles où le rire fait grincer les portes, celles qu'il fait bon d'ouvrir sans pathos emmiellé ni dérives discursives. Anne Lefèvre a réuni quatre comédiens que l'on n'a guère l'habitude de voir jouer ensemble, ce qui manifestement est dommage : Sylvie Maury et Denis Rey, certes, vagabondent fréquemment aux côtés de Francis Azéma ; quant à mêler leur énergie à celle de Laurent Pérez et celle – très Anne Lefèvrine – de Sébastien Bouzin, la chose est neuve. *Pour rire, pour passer le temps...* pour surprendre, un peu, aussi. Et avec bonheur.

Il suffirait de croire en sa supériorité La société est le plateau, l'homme le pion. A moins que ce ne soit un jeu de rôle : un maître du jeu à deux têtes et des joueurs menés par le hasard des cartes. Ou, plus probable encore, un de ces *reality shows* où l'on va trifouiller la cruauté qui dort en l'homme, pour le vicieux plaisir d'un public en mal de violence gratuite ; un public qui semble chercher dans l'arène moderne, médiatique, une espèce de catharsis télévisuelle par l'humiliation infligée à l'autre – ou quelque chose du genre, faut-il supposer. La première règle du Fight Club est : il est interdit de parler du Fight Club. La deuxième règle du Fight Club est : il est interdit de parler du Fight Club. On ne peut s'empêcher d'y songer, à ce film de David Fincher sur la schizophrénie sociale, sur ce double violent qui habiterait l'humain.

Ici, pourtant, la thématique est davantage traitée dans l'accès de l'être à cette violence : sous les ordres parfois contradictoires de deux dicteurs de conduite, un homme en frappe un(e) autre. Nulle autre explication que cette logique préconçue que les meneurs essaient de faire remonter à la surface : je suis supérieur à toi, donc je te frappe. Si l'être inférieur moufte, le frapper encore. Et avec ça, attendre qu'il remercie, qu'il mange dans la main du bourreau – car l'homme, parfois, n'a pas même de ressource pour la révolte.

"Je n'ai pas dit : fait chier!"

La passivité est clairement la deuxième part du propos. "Ce n'est pas drôle", hasarder la victime. L'action inique mène-t-elle toujours à une réaction ? Pas sûr. Pas sûr non plus que cela soit aisé. Face à cette mise en branle injustifiée de la brutalité, on hésite : est-ce là une parabole sur le sadomasochisme, pensé comme fondement des relations sociales ? Une sorte de grinçante parodie d'un darwinisme primitif ? Est-ce une analyse plus politique, où le citoyen lambda serait voué à s'entrechoquer avec son voisin à la moindre impulsion donnée par les Puissants ? Ces hypothèses ne s'annulent pas. La thématique du sans-papier se glisse un instant dans cette farce noire : on croirait tout comprendre que l'on se tromperait. Ce n'est probablement qu'un rôle de plus dans le large éventail des victimes : le défilé des amochés, des foulés au pied (au rang desquels Anne Lefèvre a ajouté la femme, avec le choix d'une comédienne), des pichenettés forcés de sourire, des écumeurs de mauvaises blagues. Car n'oublions pas : tout cela, c'est pour rire. Nul besoin de s'alarmer.

Et donc, quatre gugusses passablement dérangeants dont la présence sur le plateau est avant tout



physique. Deux restent dans la retenue : les dicteurs de conduite, dont les mains solides malmènent les récalcitrants autant que leurs sourires. Ils vous collent une de ces suées, ces rictus entre le calcul et le plaisir enfantin - celui de l'arracheur de pattes, du semeur de haine, de petites colères ridicules. Car il ne manque pas, ce sens du ridicule : la force du texte comme de la mise en scène est de conserver le ton de l'humour noir, de maintenir très bas ce qui pourrait, à peu de choses près, être

dramatisé. Écueil évité : les faits et gestes restent au ras de l'autodérision et la gratuité puise dans cette distance une puissante cruauté - celle du public entre autre, on s'en doute. L'absence de logique, de pourquoi du comment, génère aussi chez le spectateur une réelle anxiété : on les sait près à dégoupiller à n'importe quel moment. Rien ici ne prenant pied dans la raison, chaque instant en vaut un autre.

Sur le plateau, point d'ornements ni d'environnement sonore. A des changements de lumière près, l'épure serait entière. Tout ramène vers le corps, y compris les mots : la prise de parole devient manie (fascinante obsession pour la politesse, mini démonstrations de langue de bois), les phrases sont répétées, ânonnées, réduites à l'état de bruit - à l'instar des "aïe", du "chlaq" des gifles, des chocs sourds du corps de Sylvie Maury, qui continuellement glisse, s'étale, se démène au sol. Qu'elle soit jouée physiquement ou "chorégraphiée", grâce à ce corps qui convulse et se contorsionne la violence reste incarnée. Et on la perçoit, et on a mal, et on le sent passer, ce temps, ce fichu temps.

Un spectacle épidermique, dont la force tient au contact, à l'angoisse du contact - on n'y raconte rien, on montre tout ; avec jouissance souvent, désespoir parfois. Les mots ne semblent plus être que le catalyseur du corps hésitant, et quant à la pensée... On ne sait plus ce qui prédomine, ce qui est instrument. On sait juste qu'il y a là quelque violente métaphore difficile à conjurer.

Manon Ona

Djeyo / Le Clou dans la Planche

En création (3)

Pour rire, pour passer le temps Sylvain Levey / Anne Lefèvre

Avec Sébastien Bouzin, Sylvie Maury, Laurent Pérez et Denis Rey

Création lumière : Christian Toullec Assistanat : Audrey Gary

Du 22 Février 2011 au 25 Février 2011, à 20h, vendredi à 21h. Durée : 1h. Tarifs 10, 16 et 19 €. Tarifs 10, 16 et 19 € Théâtre Sorano35, allées Jules-Guesde 31000 Toulouse Métro ligne B - Stations Carmes ou Palais de Justice.

Bus n°1 et n°29, arrêt Jardin Royal - Bus n°2, arrêt Ozenne - Bus n°10, n° 78 et n° 80, arrêt Grand Rond. Tél. 05 34 31 67 16 <http://www.theatresorano.com> // billetterie.sorano@free.fr

THÉÂTRE

UN RIRE SI CRUEL

La comédienne et metteuse en scène Anne Lefèvre n'est sans doute pas la figure du théâtre toulousain la mieux connue du grand public. Musée au cœur du quartier Saint-Cyprien dans son théâtre Le Vent des Signes, elle fouille les écritures contemporaines, explore l'interaction des textes et des musiques improvisées, porte sur scène sa propre parole à travers des créations aux titres caustiques, *Tout sauf humain*, *B.O.N.J.O.U.R.*, *You need a coach my friend*. Et la voici qui crée un texte bien dans son goût, *Pour rire, pour passer le temps* de Sylvain Levey, présenté en deux temps : cette semaine chez elle, au Vent des Signes, la semaine prochaine au Théâtre Sorano.

L'auteur est parti des études sur la soumission à l'autorité du chercheur Stanley Milgram, qui démontrait dans les années 60 que 62 % des gens n'hésiteraient pas à infliger sans raison, mais sur ordre, des souffrances dangereuses à leur prochain. Des études qui trouvèrent un écho inquiétant avec la diffusion, en mars 2010 sur France 2, de *La Zone Extrême* – 81 % d'obéissance... Sylvain Levey pousse les choses à l'extrême dans un jeu de télé-réalité sans titre, aux participants réduits à des numéros. Anne Lefèvre a réuni pour la circonstance la



Une mise en scène sans naturalisme au service d'un texte à l'absurde inquiétant.

plus étrange troupe de comédiens qui soit : le fidèle Sébastien Bouzin, déjà vu dans plusieurs de ses précédentes créations ; Laurent Perez, pugnace directeur artistique du Théâtre du Pont Neuf, grand amateur de textes âpres et mordants ; Sylvie Maury, transfuge du théâtre du Pavé où elle n'hésite pas à se frotter à des paroles intenses (*La douleur*, de Marguerite Duras) ; enfin Denis Rey, bien loin du théâtre « clas-

sique» dans lequel on le connaît. Après huit mois de travail, les derniers filages ont permis de découvrir une mise en scène se refusant au moindre naturalisme, peu à peu épurée, jouant sans cesse la fracture et le déséquilibre. Inquiétante, bien plus que rieuse. Le choc devrait être rude... •

Du 15 au 18 février, à 20h30 au théâtre Le Vent des Signes. Tarifs : 10 et 13 €. Tél. 05 61 42 10 70.

SERIE D' ARTICLES

relatifs à 3 répétitions publiques

3 étapes du processus de création

- * 14 Février 2011
- * 18 Septembre 2010
- * 09 Juillet 2010

Le clou dans la planche - Jacques-Olivier Badia



Publié le 14 Février 2011

<http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-320-pour.rire.pour.passer.le.temps.a.cotes.derniers.rires.avant.le.temps.venu-art5.html>



Actualité critique du spectacle vivant
Grand Toulouse

POUR RIRE, POUR PASSER LE TEMPS

LE VENT DES SIGNES

DERNIERS RIRES AVANT LE TEMPS VENU

Voici un titre bien cryptique, un chouia elliptique, mais somme toute assez juste pour introduire le troisième rendez-vous du Clou avec un spectacle à ses derniers peaufinages : ***Pour rire, pour passer le temps***, que crée le Groupe TSH cette semaine au Vent des Signes avant de se transporter au Théâtre Sorano, la semaine suivante, pour quatre représentations supplémentaires. Et rendez-vous au Théâtre Sorano, justement, devant un petit parterre de spectateurs, pour l'un des derniers filages organisés avant d'affronter le public – dans un espace bien différent de ceux du Vent des Signes, du Théâtre de la Digue ou de la salle de répétitions du TNT que la troupe a connu jusqu'alors.

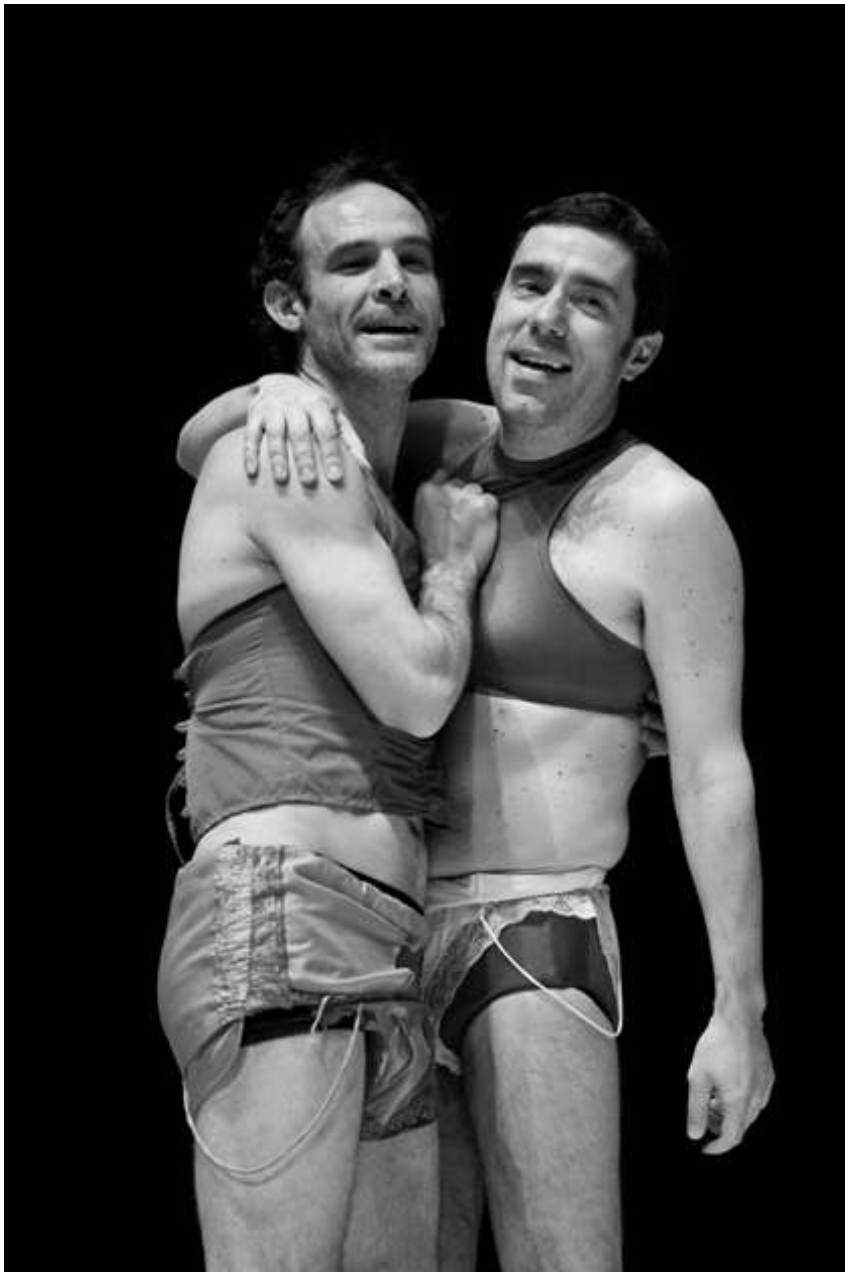
FRACTURES

On ne reviendra pas ici sur l'argument du texte de Sylvain Levey, déjà évoqué dans nos précédents articles (lire ci-contre), pas plus sur la surprise et le plaisir qu'on a pu connaître à voir Anne Lefèvre réunir sous sa férule de metteur(e) en scène Sylvie Maury, Laurent Perez, Denis Rey et Sébastien Bouzin. Ce qui frappe dès les premières minutes de cette création enfin découverte en son entier, c'est l'évolution qu'elle a connue en plus de six mois de travail et qu'on pourrait résumer par deux mots : épuration et ruptures. Les secondes, on le devine, découlant de la première.

On est loin, en effet, de l'exploration de configurations complexes qui marquait les premières étapes de travail, des diagonales dynamiques tracées dans l'espace du plateau par des empilements de tables. Loin des modifications à vue de l'organisation scénique selon les séquences, des précipitations soudaines aux justifications encore floues. Loin, plus encore, des échanges de rôles entre comédiens, des jeux de masques, de ballon. Ce bouillonnement d'idées essayées aussitôt qu'eues – et, parfois, abandonnées aussitôt qu'essayées – s'est cristallisé en une mise en scène épurée, placée dans une scénographie sans décor et presque

vide d'accessoires. L'occupation de l'espace se réduit désormais à un petit nombre de structures signifiantes : regroupement-étirement, avant-scène ou fond de scène, mouvement-immobilité, selon l'état des relations fluctuantes nouées entre les personnages. Et oublié le projet d'un univers sonore, au profit de la seule matérialité de la parole et du corps bruyant.

Un jeu d'oppositions, donc, qui tout à la fois découle de et justifie le parti de rupture évoqué plus haut. Au cœur du texte, la résolution du conflit par l'humiliation et la soumission, elles-mêmes tantôt recherchées, tantôt refusées, tantôt subies, trouve là une expression constante. La fracture, le contre-pied s'immiscent partout, souvent de manière subtile – dans les nuances de rapport entre les personnages, par exemple,



ou par un travail des lumières dans lequel Christian Toullec s'est amusé à nicher la rupture dans la rupture en une manière de second degré aux allures de private joke. Et l'on notera que le principe trouve son plein effet alors même que la déstabilisation recherchée se fonde sur un très petit nombre de moyens et d'états.

UNE QUESTIONS DE CONCRÉTUDE PAR LA GRÂCE, SANS DOUTE, DE COMÉDIENS SUR LESQUELS CE MÊME PARTI DE NUDITÉ FAIT PESER TOUT LE POIDS DU TEXTE, LE **DONNER-CHAIR** ET LE **DONNER-SENS** SIMULTANÉMENT RÉUNIS SUR QUATRE FIGURES. LES CHOSES, LÀ ENCORE, ONT BIEN CHANGÉ. TOUS ONT

TROUVÉ LEUR PLACE – EN TANT QU'ACTEURS, D'ABORD, VENUS D'HORIZONS BIEN DIFFÉRENTS, AUTANT QUE DANS LES PERSONNAGES QU'ILS INCARNENT.

L'identification malaisée que suscitait leur anonymat dans les premiers temps s'est en quelque sorte concentrée et décantée jusqu'à parvenir à des rapports ambigus, sans aucun doute, mais clairement définis dans leur balance de domination et de soumission. Le contact, la viande, la pure matérialité humaine y ont pris une place qu'ils n'avaient pas auparavant, atteignant à ce "concret" que recherchait Anne Lefèvre dès les débuts.

Pour autant, concret ne veut pas dire naturaliste. Outre les ruptures voulues, la metteur en scène impose une patte qui n'appartient qu'à elle : une chorégraphie discrète à la précision implacable ; une gestuelle à laquelle on ne cherchera pas de sens direct quand bien même elle s'apparente, par la récurrence de ses postures, à une manière de langue des signes ; la recherche d'une véracité profonde qui passe par autre chose que le réalisme de surface. Une gratuité d'apparence qui cache des intentions bien arrêtées. Méfiance... Rien, dans les moments les plus familiers, n'est vraiment ce qu'il semble être. Rien, dans les configurations les plus abstraites, n'est si formel qu'il ne s'y niche un gros morceau saignant d'humanité, aussi dévoyée soit-elle (et encore).

Pour finir, deux certitudes. Ceux qui iront voir ***Pour rire, pour passer le temps*** au Vent des Signes ne verront pas le même spectacle qu'au Sorano ; les espaces et les impacts qu'ils permettent sont si différents qu'il faudrait idéalement goûter aux deux. Où qu'il aille, par ailleurs, que le spectateur ne s'attende pas à trop d'appuis dans ce marigot de bassesse humaine – distancié des réalités crapoteuses d'où il est issu, sans doute, mais non moins dérangeant. Peut-être même plus.

Jacques-Olivier Badia

Pour rire, pour passer le temps de Sylvain Levey / Groupe TSH

Mise en scène : Anne Lefèvre

Lumières : Christian Toullec

Avec Sylvie Maury, Laurent Perez, Denis Rey et Sébastien Bouzin

Jusqu'au 18 Février 2011, à 20h30. Durée : 1h. Tarifs 10 et 13 €.

Le Vent des Signes 6, impasse de Varsovie - 31300 Toulouse

Métro ligne A - Station Saint Cyprien République Tél. 05 61 42 10 70

Puis au Théâtre Sorano, du 22 au 24 février à 20h et le 25 février à 21h. Tarifs 10, 16 et 19 €.

Tél. 05 34 31 67 16, www.theatresorano.com.

A noter : ceux qui voudraient voir ***Pour rire, pour passer le temps*** dans deux configurations différentes pourront se présenter au Sorano avec le billet du Vent des Signes ; ils bénéficieront alors d'un tarif réduit de 10 €. <http://www.leventdessignes.com> // contact@leventdessignes.com

Publié le 18 Septembre 2010

<http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-320-pour.rire.pour.passer.le.temps-en.creation.premiers.temps.passes-art4.html>



**Actualité critique du spectacle vivant /
Grand Toulouse**

POUR RIRE, POUR PASSER LE TEMPS LE VENT DES SIGNES

L'HUMILIATION EST UNE DÉRISION

L'assidu du Clou se souvient peut-être de notre surprise lorsque fut annoncée la création par Anne Lefèvre, en février prochain au théâtre Sorano, de ***Pour rire, pour passer le temps*** de Sylvain Levey, avec sur scène cet improbable quarteron : Sylvie Maury, Laurent Perez, Denis Rey et Sébastien Bouzin.

Et de ce que nous vîmes en juillet, au Vent des Signes, lors des premières séances de travail : quatre comédiens, une metteuse (sic) en scène, explorant les possibles, concentrés à l'extrême pour ne pas perdre prise dans la bascule incessante de la violence à l'anodin. La petite bande vient d'achever, vendredi, deux nouvelles semaines de résidence au Théâtre de La Digue et invitait une nouvelle fois Le Clou à poser sa pointe dans les gradins.

"LE 3-5 ! EN CADENCE ! ON Y VA LES GARS !"

Ce qui frappe dès le premier instant, alors que tout le monde papote devant l'issue de secours, c'est l'évolution des rapports de ces gens de scène que leur pratique et leurs familles de théâtre avaient jusqu'alors tenus éloignés les uns des autres. La réserve des premiers contacts, la concentration sur le métier ont laissé place à une aisance, une confiance, une connivence – l'être-ensemble de ceux qui, depuis des semaines, dressent ensemble une construction faite de baffes, de cris, de corps projetés dans un jeu où l'humiliation devenue anodine n'est plus qu'une dérision.

Cela se sent sur scène, inévitablement. Surtout depuis mardi dernier, s'il faut en croire Laurent Perez et Sylvie Maury, quand un point d'inflexion jusque-là non perçu a été franchi. Depuis, les séances semblent connaître deux temps : celui des quatre premières séquences – pas question de scènes, ici – déjà fouillées, maîtrisées, marquées par cette confiance nouvelle et si nécessaire lorsque la violence doit s'exprimer de façon physique ; et le reste, trois séquences de plus et la poursuite d'une exploration qui n'est pas encore arrivée à son terme.

Une recherche qui semble tenir de la thermodynamique, quand le mouvement brownien d'idées-particules en état d'entrechoc permanent prend soudain forme dans un modèle récurrent, mais toujours soumis à un principe d'incertitude digne de la physique quantique. Métaphore hasardeuse ? Voire, quand le travail subliminal, mais conscient, sur le regard requiert à lui seul la présence d'un observateur pour conférer sa réalité à un maelstrom de rapports sans cesse changeants. Ou pour être

plus clair, quand l'apparent chaos de l'improvisation sur texte se cristallise en conflits, en alliances, en déplacement permanent dans des structures inapparentes mais bien réelles.

"TAPER ET TROUVER QUI, C'EST PAS FACILE !"

Le sale petit jeu de brutalités et d'humiliations imaginé (pas tant que ça) par Sylvain Levey a désormais quelques traits arrêtés. Une scénographie réduite à quelques tables, dont nous laisserons le spectateur futur découvrir structures et les fonctions. Des costumes passant du banal au pervers, du pervers à la froideur de blouses scientifiques – on y verra volontiers une référence, plus ou moins distante, à ces "médecins" expérimentateurs qui sévissaient dans la folie des camps du IIIe Reich. L'alternance de la violence déchaînée et de l'immobilité douloureuse. Les postures torsées, gratuites, qu'affectionne Anne Lefèvre, désormais rendues à plus de "réalisme" (de pertinence, de vérité,



allez savoir comment dire) par on ne sait quelle sincérité de la chair. Et de la chair, justement, de la viande constellée de bleus, traversée de veines gonflées, luisante de bave et de sueur, du muscle tendu pour le coup, la barbaque molle d'une poupée désarticulée. Celui qui voudrait douter de l'implication physique des comédiens en sera pour ses frais...

Mais surtout un rapport très particulier du jeu au texte : les relations de soumission et de domination marquées par les corps en scène ne cessent de changer, tandis que les mots crachés, haletés, hurlés, semblent mener une vie propre, détachés non de l'action mais des rôles tenus à cet instant par ceux qui les disent. Affrontés au texte, l'anonymat des personnages, leur apparente asexuation, l'indéfinition de leurs rapports, aboutissent à une nouvelle strate de relations avec le jeu faites ici d'échos,

là de confrontations, de hiatus, de fusions. Déroutant, mais si permanent et construit que le travail y trouve une assise paradoxale.

Restons-en là. Dernières notations : Anne Lefèvre au bord des larmes, frappée de ce qu'elle voit monter devant elle ; invisible et muet devant ses curseurs et ses potards, Christian Toullec, ruminant les futures lumières – pour ce qui est de l'univers sonore, Jacky Mérit (***You Need a Coach my Friend***) a proposé ses services, à suivre. Prochains rendez-vous en janvier et février à la Digue encore, au Vent des Signes, au Sorano enfin. Par l'issue de secours rouverte, la ville semble tranquille et fausse après ce déchaînement de banale barbarie. Retour au monde.

Jacques-Olivier Badia

Djeyo / Le Clou dans la Planche

Création en cours

Pour rire, pour passer le temps

de Sylvain Levey / Groupe TSH

Mise en scène : Anne Lefèvre.

Scénographie et lumières : Christian Toullec.

Création photos : Yona Maasen.

Création vidéo : Fabien Daguerre. Avec Sylvie Maury, Laurent Perez, Denis Rey et Sébastien Bouzin.

Du 22 Février 2011 au 25 Février 2011 Le Vent des Signes 6, impasse de Varsovie - 31300

ToulouseMétro ligne A - Station Saint Cyprien République Tél. 05 61 42 10 70 // Fax : 05 61 42 10 70

<http://www.leventdessignes.com> // contact@leventdessignes.com

Publié le 09 Juillet 2010

<http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-320-pour.rire.pour.passer.le.temps-premiers.temps.passes.html>



Actualité critique du spectacle vivant /
Grand Toulouse

POUR RIRE, POUR PASSER LE TEMPS

LE VENT DES SIGNES

Premiers temps passés

La nouvelle en avait frappé certains, pourtant discrète parmi les coups de théâtre de la présentation de saison du Sorano, il y a un mois : Anne Lefèvre allait créer dans les lieux, en février 2011, **Pour rire, pour passer le temps** de Sylvain Levey. Sur scène, peut-être pas le plus étrange regroupement de comédiens qu'on puisse imaginer, mais assurément inattendu. Sébastien Bouzin, familier des créations d'Anne Lefèvre (B.O.N.J.O.U.R.), passe encore. Laurent Perez, maître de l'Emetteur Cie et directeur artistique du théâtre du Pont Neuf, on pouvait y croire sans trop de peine. Mais Sylvie Maury, transfuge des Vagabonds et du théâtre du Pavé ? Denis Rey, partant pour le coup bien loin du Grenier de Toulouse, du Pavé encore, de Jean-Pierre Beaudon ? Tous excellents gens de scène, mais de pratiques si différentes que leur réunion semble tenir de la chimère.

Rencontre

Quelque jours plus tard, à Saint-Cyprien. La chaleur écrase l'impasse de Varsovie. La température n'est guère plus clémente à l'intérieur du Vent des Signes, où règne une tenace impression de pénombre malgré la lumière blafarde des néons. Question sibylline : "Le trois ça te va, Laurent ?" Mouvements, mise en place, quatre comédiens sur le plateau, leur metteur en scène donnant de la voix avec énergie depuis le bord de scène : "Action ! Il n'y a jamais de faute, il y a des décisions ! Précis, Sylvie, dans l'axe du premier coup !"

"J'avais envie de travailler avec Laurent depuis longtemps", explique Anne Lefèvre un peu plus tard, lors d'une pause, l'oeil brillant derrière les lunettes roses. "J'avais vu des choses, des choses qu'il a faites tu comprends, mais je n'osais pas lui demander." Laurent Perez précise : "En fait, on s'est rencontré dans le métro et elle m'a dit, il faut que je te fasse passer quelque chose." Banco. Le texte lu, l'accord est immédiat, il ne reste plus qu'à constituer l'équipe. Sébastien Bouzin est déjà de la partie, les noms de Sylvie Maury et Denis Rey s'imposent très vite sans raison claire, quelque part entre l'envie et l'évidence. 2009 touche à sa fin.

Juin 2010, voici l'équipe réunie pour deux semaines d'exploration d'un texte comme Anne Lefèvre les aime : mêlant le brut et l'anodin, la violence et l'humour au service d'une mise en cause ravageuse de notre société, celle où quatre personnes peuvent

jouer à la torture comme ça, "pour rire, pour passer le temps". Par jeu comme lors de la diffusion, le 17 mars dernier sur France 2, de "La Zone Xtrême" qui démontra par l'exemple que 81 % des quidams que nous sommes n'hésiteraient pas à infliger des décharges électriques dangereuses à leur prochain, par soumission à l'autorité et goût du **panem et circenses**. Dans les années soixante, le chercheur Stanley Milgram obtenait déjà 62 % d'obéissance...

Explorations

Pour l'heure, le travail en est encore à l'exploration des possibles, en balance entre l'improvisation et l'essai de structures prédéterminées : rôles numérotés, endossés tour à tour par chacun des comédiens en configurations précises et mouvantes ; axes de jeu définis, tracés sur une feuille de papier posée dans un coin, sur une table ; semi-liberté pour le reste, sous la direction d'une Anne Lefèvre passionnée, autoritaire, bondissant de plaisir à chaque trouvaille, à chaque moment juste, sonore toujours. Les trois mots qui reviennent le plus souvent dans sa bouche sont "réel", "concret", "danger", au décours d'une longue scène de trois quarts d'heure de durée dont la violence s'apaise sans heurt dans la banalité d'une pause, reprend et redouble pour une cigarette refusée. Jeux de masques. Pas encore d'avant, l'après en devenir, on n'en saura pas plus.

Difficile, à ce stade, de dire où iront les choses. On y retrouve déjà ces postures torsées, irréalistes et extrêmes qu'affectionne la metteur en scène. Des moments d'extraordinaire tension, de relâchements presque insoutenables. L'efficacité devenue évidente de certaines configurations, de certains rapports physiques ou psychologiques qui font claquer tous les ressorts. Des moments d'une force remarquable, déjà, durant lesquels chacun des comédiens semble trouver sa façon d'être dans la violence, la neutralité ou la soumission, tandis que s'imposent peu à peu positions et relations. Une énergie impressionnante. Le début d'une connivence.

Au sortir d'une deuxième tentative, la meilleure de l'avis général, chacun exprime à sa manière la complexité et la richesse des états partagés : stupeur acceptée (Laurent Perez), "rassurance" et inquiétude pour Sébastien Bouzin, une position de "spectateur ambigu" chez Sylvie Maury, pour Denis Rey une sensation douloureuse d'éparpillement – "j'ai trouvé ça dur, très dur." Anne Lefèvre, de son côté, insiste encore sur le réel, le concret ; trouve un écho chez Laurent Perez dans le refus de "créer du lien" au profit d'une pure adhésion à la situation, à ces configurations conçues comme l'expression métaphorique de la contrainte sociale.

Un seul ne dit rien : Christian Toullec, scénographe, créateur des lumières à venir et observateur muet de ces premiers pas, le crayon enfin au repos. Fin de la pause. S'il faut en croire les savants calculs de Laurent Perez, il y aurait soixante-quatre configurations à explorer. De quoi bien remplir les quelques jours qui restent de cette première session, avant les prochains rendez-vous en septembre, puis de janvier pour une ultime résidence avant la scène. Retour au travail, donc. On n'est pas là pour rire ou pour passer le temps.

Jacques-Olivier Badia

LA DÉPÊCHE

DU MIDI

TOULOUSE

MERCREDI 16 FÉVRIER 2011

sortir

théâtre

Jeu macabre sur le sadomasochisme

Quatre individus, bourreaux ou victimes; les uns bien installés dans la peau du tortionnaire, les autres dans celle du souffre-douleur, jouent à dominant-dominé. La pièce, « Pour rire pour passer le temps » au théâtre du Vent des signes, mise en scène par Anne Lefèvre pose la question de la soumission à l'autorité jusqu'à l'infamie. L'auteur, Sylvain Levey, installe-t-il ses personnages dans la classique représentation de relations sadoma-

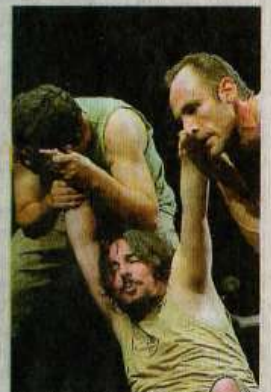
sochistes ou veut-il nous dire autre chose sur l'acceptation larvée de l'inacceptable ?

Dans ce « jeu » macabre, Anne Lefèvre ne convoque pas la tragédie pour son intérêt dramatique mais « pour en appeler au libre arbitre et à la responsabilité de l'individu au sein du social. Pour rappeler que la bifurcation ne dépend que des choix de chacun ». Les quatre comédiens Sylvie Maury, Denis Rey, Laurent Pérez et Sébastien

Bouzin font preuve d'un engagement physique total dans cette représentation hyperréaliste de la brutalité. Ils multiplient les empoignades dans un climat d'énergie et de tension quasi permanent qui nuit au confort du spectateur.

Annie Hennequin

Vent des signes (impasse Varsovie), Toulouse, jusqu'au 18 février. Tél.05 61 42 10 70. Et au Sorano du 22 au 25 février. Tél.05 34 31 67 16.





LA DEPECHE

TOULOUSCOPE

Loisirs, animations, concerts, spectacles, festivals



La metteur en scène a choisi un quatuor d'expérience, mais aux parcours très différents, pour porter ce texte fondé sur l'étude de la soumission à l'autorité du sociologue américain Stanley Milgram et qui trouve bien des échos contemporains, notamment dans la télé-réalité : Sylvie Maury, Laurent Pérez (photo), Denis Rey et Sébastien Bouzin. Mise en scène par Anne Lefèvre, la prochaine création du Groupe TSH, Pour rire, pour passer le temps de Sylvain Levey, est attendue d'abord au théâtre Le Vent des Signes du 15 au 18 février, puis au Théâtre Sorano à partir du 22 février.

12.02.11

N°88
JANVIER
FÉVRIER
2011

Ramd

WWW.RAMDAM-MAGAZINE.COM

LE MAGAZINE DE VOS SORTIES PLEINES D'ESPRIT

TOUS LES SPECTACLES DE MIDI-PYRÉNÉES



© DR



POUR RIRE, POUR PASSER LE TEMPS

Anne Lefèvre met en scène le texte de Sylvain Levey, qui interroge notre capacité quotidienne à jouer tour à tour les victimes, les bourreaux, les complices. Ce sont ces derniers, les complices, qui justement intéressent Anne Lefèvre : ceux qui ne sont qu'instruments mais se soumettent à l'autorité sans ciller pour accomplir le pire.

📅 Du 22 au 25 février, Théâtre Sorano, **TOULOUSE.**

Théâtre. Création au Théâtre du Vent des signes.

Pour rire... pour passer le temps

Anne Lefèvre, aux commandes du Théâtre du Vent des Signes, met en scène avec sa compagnie le Groupe THS, un texte fort de Sylvain Levey sur les mécanismes de l'obéissance.

« Plus que le pouvoir et les excès, c'est la question de la complicité qui m'obsède, explique Sylvain Levey. Plus que celui qui donne l'ordre, qui jouit de son pouvoir politique, économique, spirituel... je m'intéresse à celui qui exécute l'ordre: il n'est ni la victime, ni le bourreau, il est l'instrument. Je m'intéresse à celui qui tient l'arme, pas à celui qui donne ordre de tirer. La question du moment pour moi est de savoir: jusqu'à

quand? Jusqu'à quand nous (je) allons (vais) nous (me) taire? Jusqu'à quand (je) nous (vais) allons accepter? ».

Sur cette trame, Anne Lefèvre impose un traitement dynamique avec force empoignades et foisonnements de situations. Sur scène quatre gaillards obsédés par la rage d'être joués à la torture. Sur un rythme effréné. Juste pour rire. Pour passer le temps. Juste pour se sentir exister à tout prix. « La violence manifeste qui meut les quatre protagonistes, commente Anne Lefèvre, leur rage d'être et d'être en vie, le gouffre qui les submerge, l'abîme sur lequel ils funambulent, leur quête effrénée de sensations d'exister, l'insupportable du "ne pas savoir comment s'y prendre pour exister", voilà ce qui agite, à mon sens, ces quatre individus, portraits mêmes de l'homme d'aujourd'hui. J'ai mal. Je suis mal. Donc je cogne. »

La pièce, créée au Théâtre du Vent des signes, 6 impasse de Varsovie, du 15 au 18 février, sera reprise ensuite au Théâtre Sorano, 35 allées Jules Guesde du 22 au 25 février.

0561 42 10 72. www.leventdes-signes.com

